Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 15 (1907)

Heft: 6

Artikel: Comment se préserver de la contagion tuberculeuse

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-548993

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

N° 6. — XVe année. 15 juin 1907.

LA CROIX-ROUGE SUISSE

Revue mensuelle des Samaritains suisses,
Soins des malades et hygiène populaire.

Sommaire

	Page
Comment se préserver de la contagion tuberculeuse	61
Fondation du Comité central de la Croix-Rouge française	65
Société militaire sanitaire suisse	66
Assemblée annuelle des délégués	68
Rapport et propositions	69
Nouvelles de l'activité des sociétés:	
Genève, Société des dames	72
Société des samaritains	72
Croix-Rouge genevoise	72

Comment se préserver de la contagion tuberculeuse

Dans de précédents articles nous avons passé en revue les principales causes de l'extrême fréquence de la tuberculose. Il nous reste à indiquer quelques moyens faciles de s'en préserver.

Il faut bien savoir tout d'abord que, de toutes les maladies chroniques, aucune ne peut être évitée aussi facilement que la tuberculose. A notre avis, il y a trois moyens presque infaillibles pour s'en préserver ou même en entraver le développement, si l'organisme est déjà envahi par le bacille de Koch:

1° Ne jamais cracher à terre;

2° Observer une rigoureuse propreté de la maison et faire la guerre aux poussières;

3° Alimentation saine, abondante, sans alcool.

Un mot sur chacune de ces mesures hygiéniques.

Nous commençons par la première:

A. — *Ne jamais cracher à terre.*

Dans notre article traitant des différentes voies de pénétration du bacille de Koch dans l'organisme, nous avons montré que la tuberculose se gagnait le plus souvent par la respiration de poussières chargées de bacilles. Aussi comme ces parasites sont surtout répandus par les crachats disséminés un peu partout, au hasard, la première condition à remplir est *de ne jamais cracher à terre.* Que ce soit sur la voie publique, à l'école, à la caserne, en tramway, dans sa chambre, nulle part il ne faut projeter à terre ces crachats chargés de bacilles. Il ne faut pas davantage recueillir dans son mouchoir les produits de l'expectoration; cette pratique ne vaut pas mieux que l'autre. Là, encore, au bout d'un certain temps, les crachats se dessèchent: mais il reste toujours les terribles bacilles de Koch que le malade projette tout autour de lui, chaque fois qu'il retire son mouchoir de sa poche. En aucun cas, le mouchoir ne doit servir à recueillir les crachats.

Nous voyons d'ici l'objection qu'on va nous faire: Où faut-il cracher alors? C'est

évidemment parfait de défendre de cracher à terre; mais on ne peut vraiment pas obliger les malheureux tuberculeux à avaler constamment leurs expectorations. Nous avons montré le danger qu'il y a à introduire dans l'intestin des crachats chargés de bacilles tuberculeux. Ce qu'il faut donc, ce que nous demandons, c'est un crachoir *individuel*, fermant hermétiquement, de façon à permettre au malade de l'avoir constamment sur lui, dans sa poche. Combien de personnes ne sortiraient jamais sans emporter leur pipe ou leur tabatière; il nous semble tout aussi facile d'emporter son crachoir. Le jour où ce crachoir de poche sera entré dans les mœurs et admis comme l'est aujourd'hui la pipe, le problème de la tuberculose sera bien près d'être résolu. Il existe aujourd'hui un grand nombre de crachoirs de poche, de forme pratique, aplatie, fermant hermétiquement, faciles à nettoyer, et dont le prix varie de fr. 0. 60 à fr. 5 la pièce.

Il faut dès maintenant que chacun, malade ou non, perde définitivement cette détestable pratique de cracher partout, au hasard de la promenade. Nous demandons dans toutes les collectivités un crachoir *collectif*. Dans chaque famille, surtout s'il y a un tuberculeux, nous demandons un crachoir contenant une solution antiseptique. Mais ce crachoir doit encore remplir certaines conditions pour réaliser complètement son but et donner une sécurité absolue. En effet, nous condamnons absoment ces petits plats en fonte, rectangulaires, déposés à terre, et remplis de sable ou de sciure de bois, autour desquels se dessèchent toujours un certain nombre de crachats. Ces petits instruments sont détestables; ils ne valent rien pour deux raisons: d'abord placés sur le sol, ils sont beaucoup trop bas; et on peut dire que c'est tout à fait exceptionnel quand on arrive parfois à cracher au milieu. En outre, le sable ou la sciure de bois qu'ils contiennent n'empêchent en rien le desséchement du crachat. Une fois la partie liquide évaporée, les bacilles de Koch sont encore exposés à être entrainés par le moindre courant d'air. Ce qu'il faut donc dans chaque famille où se trouve sinon un tuberculeux, du moins un sujet suspect et qui crache, c'est un petit récipient en tôle émaillée, ayant la forme d'un verre à eau, avec une anse et portant un couvercle en forme de cuvette conique renversée, percée au centre; le tout contenant une solution antiseptique, acide phénique à 5 % par exemple. Tous les jours, ce crachoir sera vidé dans les cabinets, et non pas sur la rue avec les eaux ménagères. Ensuite, il sera lavé à l'eau bouillante. C'est là une précaution aussi peu coûteuse que peu compliquée; et nous sommes bien persuadés que, avec un peu de bonne volonté, les petits crachoirs à sable placés sur le parquet, dont nous avons parlé, auront bientôt complètement disparu et seront partout remplacés par de petits récipients couverts plus à portée de la main et surtout de la bouche de celui qui crache. On ne pourra même pas reprocher le côté peu esthétique de l'objet puisque, dans le nouveau crachoir, les produits d'expectoration sont soigneusement cachés et noyés dans un antiseptique, au lieu d'être exposés à tous les regards, comme c'est le cas dans le crachoir à sable.

B. — *Observer une rigoureuse propreté de la maison et faire la guerre aux poussières.*

Nous avons longuement insisté sur l'importance que les logements insalubres, malpropres, peu aérés, exercent sur le développement de la tuberculose. Les habitations, a dit Villemin, sont, pour l'homme, des foyers d'infection qu'il faut purifier, comme on purifie les écuries qui ont été

envahies par la morve. Cette manière de voir est absolument juste et nous ne pouvons nous dispenser de rappeler ici ce qui s'est passé dans l'île de Cuba depuis que les Américains se sont emparés de cette colonie. Tant que Cuba a été sous la domination espagnole, la variole, la malaria, la fièvre jaune y régnaient à l'état endémique. Du jour où les Américains se sont emparés du pays, tout a changé. Ainsi la fièvre jaune qui faisait 310 victimes en 1900 tombait à 0 en 1903.

Même constatation pour la malaria: 909 cas en 1899 — 325 en 1900 — 151 en 1901 — 77 en 1902 et seulement 51 cas en 1903.

En ce qui concerne spécialement la tuberculose, avant l'occupation américaine, en 1899, la seule ville de la Havane comptait plus de 1200 décès déterminés par le bacille de Koch! Dès 1900, cette mortalité tombait à 851; et en 1901, on notait seulement 900 décès tuberculeux. Et nous devons ajouter que, dans le même laps de temps, la population s'était élevée de 240 à 260 mille habitants.

Enfin la mortalité générale de la Havane, pendant la même période, tombait de 8158 décès en 1899 à 5465 en 1903. Qu'ont donc fait les Americains pour obtenir un si bon résultat? Oh! rien de bien extraordinaire; ils ont nettoyé partout. Tous les vieux meubles usés ou à moitié détruits, tous les linges malpropres ont été brûlés. Planchers, plafonds, boiseries, tout a été remis en état; les murs ont été blanchis à la chaux, puis repeints; des water-closets ont été installés loin des puits; on a détruit quantité de vieilles masures, supprimé les ruelles étroites, les courettes humides, sans lumière et sans air. Partout on a construit des égouts empêchant la stagnation des eaux ménagères dans des ruisseaux infects. Voilà ce qu'ont fait les hygiénistes américains; nous avons montré par des chiffres le brillant résultat auquel ils sont arrivés.

En France, la Société pour les habitations à bon marché poursuit le même but; et il faut que chaque ménage l'aide suivant la mesure de ses moyens et apprenne à connaître la propreté aussi bien que l'hygiène. Nous disions d'abord que, par tous les temps, particulièrement en été, les fenêtres doivent être laissées grandes ouvertes afin de permettre un facile renouvellement de l'air. Cette recommandation des fenêtres ouvertes s'applique non seulement aux personnes en bonne santé, mais surtout aux tuberculeux qui ont presque toujours la détestable habitude de maintenir portes et fenêtres soigneusement fermées, même par le plus beau soleil. C'est là une pratique très mauvaise. En effet, le phtisique a un plus grand besoin d'air frais qu'un sujet sain. Chez lui, il y a une augmentation considérable de la consommation d'oxygène et en même temps une énorme production d'acide carbonique, deux faits qui montrent bien l'intensité des combustions qui se passent dans l'organisme. Il faut donc par tous les moyens favoriser la sortie de l'air contaminé et l'entrée de l'air frais dans la chambre d'un individu en puissance de tuberculose. Dans ce but, les portes, les fenêtres doivent être maintenues grandes ouvertes, particulièrement quand il fait du soleil. En effet, il est bien démontré aujourd'hui que la lumière solaire est un puissant agent de destruction des bacilles tuberculeux; ces germes si résistants meurent au bout de quelques heures sous l'influence de l'insolation.

Il faut donc, par tous les moyens possibles, favoriser l'entrée de la lumière solaire dans les appartements, particulièrement dans les logements ouvriers. Il ne faut jamais encombrer les croisées avec des pots de fleurs et encore moins y

étendre du linge à sécher. Puisque nous parlons du linge, nous ne saurions trop nous élever contre cette mauvaise habitude qu'ont tant de ménagères, de laver et même faire sécher leurs vêtements dans la pièce où elles habitent.

Quant au nettoyage des meubles, du parquet, nous condamnons absolument le balai aussi bien que le plumeau. Ce sont là deux objets domestiques que nous voudrions voir disparaître. Nous ne savons pas si ces instruments enlèvent beaucoup de malpropretés: mais on peut toujours affirmer qu'ils soulèvent un épais nuage de poussières des plus dangereuses. Donc, plus de balayage, pas d'époussetage: une serpilière très légèrement mouillée, promenée sur le plancher, enlève beaucoup plus complètement les poussières; en outre, ce procédé a le grand avantage de ne pas mettre celles-ci en mouvement contaminant ainsi tout l'air respirable, ainsi que les aliments sur lesquels elles vont finalement se déposer.

Nous ne devrions pas avoir à parler du danger qu'il y a à conserver des détritus organiques, des urines ou des matières fécales dans un appartement habité. Il est bien démontré aujourd'hui que les excréments d'un phtisique, en outre des nombreux microbes qu'ils contiennent, sont particulièrement riches en bacilles de Koch. Les matières fécales peuvent ainsi devenir une source de contagion, un moyen de transmission de la tuberculose: aussi faut-il toujours les éloigner de l'habitation.

Nous faisons naturellement la même recommandation pour tous les animaux domestiques quels qu'ils soient. Parmi ceux-ci, nous devons une mention spéciale pour le chat et le chien qui ne sont pas du tout réfractaires à la tuberculose, comme on le croit trop souvent. Ces animaux peuvent même, dans certains cas, devenir des agents de propagation du bacille de Koch d'autant plus dangereux qu'on ne s'en méfie point; et ce danger existe particulièrement pour les enfants qui vivent constamment avec ces animaux. Nous recommandons de ne jamais leur donner à manger dans les mêmes récipients qui servent à leurs maîtres, car ce serait gravement s'exposer à la contagion. Ces précautions seront peut-être trouvées superflues: et cependant, il existe des cas bien établis qui montrent la possibilité de la transmission de la tuberculose des animaux à l'homme et réciproquement par manque de ces précautions élémentaires.

C. — *Alimentation saine, abondante, sans alcool.*

A coté de l'hygiène de la maison, nous devons parler de l'hygiène alimentaire. Nous avons montré précédemment l'influence énorme d'une mauvaise alimentation sur le développement de la tuberculose. A une maladie dont l'influence dénutritive est aussi grande, il faut opposer une alimentation intensive pour réparer les pertes incessantes dont l'aboutissant final est la consomption. Il n'y a rien à espérer d'un tuberculeux qui ne mange pas.

Nous voyons de suite une objection que l'on ne va pas manquer de nous faire: la situation sociale de l'ouvrier, la cherté de la vie ne lui permettent pas de se mieux nourrir. C'est là une erreur. Nous prétendons que l'ouvrier a assez d'argent pour bien se nourrir; ou du moins, avec l'état actuel de ses revenus, il pourrait se bien mieux nourrir, s'il le voulait.

Si donc dans la grande majorité des ménages ouvriers, l'alimentation laisse tant à désirer, cela tient à ce que l'ouvrier emploie une grande partie de son salaire journalier à boire et particulièrement à boire de l'alcool; plus il boit, moins il garde de ressources pour se loger, se nour-

rir et se vêtir. Le jour où l'ouvrier mettra de côté l'argent qu'il dépense stupidement au cabaret; le jour où il emploiera cet argent à acheter du vin naturel et des aliments de bonne qualité, ce jour-là notre pays ne sera plus classé parmi les premiers comme mortalité tuberculeuse.

Nous n'avons pas à revenir ici sur la nécessité d'une ration alimentaire quotidienne proportionnelle à la somme de travail à produire. Il faut au travailleur un « minimum alimentaire » qui lui donne la quantité de chaleur et la somme d'énergie dont il a besoin. Dans ce but, l'ouvrier doit s'abstenir d'un superflu le plus souvent nuisible à sa santé: et au contraire employer tout son argent, toutes ses ressources à se nourrir, à se bien nourrir. C'est dire qu'il doit toujours rechercher les produits d'une réelle valeur nutritive, évitant toute surcharge inutile de l'estomac ou de l'intestin.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance de la cuisson complète des aliments. Ce que nous avons dit relativement aux viandes suspectes provenant d'animaux tuberculeux, l'influence déplorable exercée sur la santé des enfants par un lait chargé de bacilles de Koch, sont des indications trop sérieuses pour n'en pas tenir compte. Aussi recommandons-nous vivement de toujours soumettre tous les aliments à une cuisson, à une ébullition prolongée.

Et cette recommandation que nous faisons à l'homme sain s'applique encore bien plus au malheureux dont l'organisme est peut-être déjà envahi par les bacilles de Koch. Celui-là doit, nous le répétons, se nourrir beaucoup; il doit se « suralimenter » afin d'accroître le plus possible sa résistance vitale. Un tuberculeux qui mange, a-t-on dit, est un tuberculeux qui guérit. La cuisine est la meilleure pharmacie du poitrinaire. S'il engraisse, s'il augmente de poids, c'est signe que l'état général s'améliore. L'alimentation d'un malade menacé de tuberculose pulmonaire, la « cure alimentaire », comme on dit, doit être la base, le fond même de son traitement. Là est le seul moyen certain, infaillible, de le fortifier contre l'infection.

Fondation du Comité central de la Croix-Rouge française

La Croix-Rouge française était jusqu'ici composé de trois sociétés indépendantes l'une de l'autre: la Société de secours aux blessés, l'Association des dames françaises et l'Union des femmes de France. Ces trois groupements viennent de constituer un comité central unique, dont la principale mission sera de représenter la Croix-Rouge française aux grandes assises internationales qui sont tenues périodiquement sous l'inspiration du comité de Genève.

Voici dans quels termes M. le marquis de Vogüé, président de la Société française de secours aux blessés militaires, a communiqué cette heureuse nouvelle à M. G. Moynier, président du Comité international:

« *Monsieur le Président,*

« J'ai l'honneur de porter à votre connaissance l'accord intervenu entre la « Société française de secours aux blessés « militaires et les deux Sociétés auxquelles « le Gouvernement français a reconnu, « ainsi qu'à la première, le droit de porter « la croix rouge en qualité d'auxiliaires « du service de santé militaire et qui sont « appelées comme telles, à bénéficier des « dispositions de l'art. 10 de la Convention « de Genève du 6 juillet 1906, à savoir